

*Visite posthume à quelques écrivains  
des années 1770-1810 :  
Viennet au Père-Lachaise*

On ne lit plus guère Jean-Pons-Guillaume Viennet (1777-1868), malgré les efforts des rares érudits<sup>1</sup> fascinés par cet homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, voltairien en diable, égaré dans une époque dont les révolutions esthétiques provoquent chez lui un violent rejet, qu'il épanche dans un flot ininterrompu de vers satiriques aiguisés comme autant de flèches mortifères. C'est pourtant vers lui que j'ai finalement choisi de me tourner pour ce fil rouge désormais rituel, tremblant *in petto* que le grand journaliste et polémiste, qui s'honora toute sa vie d'avoir été militaire, ne tente une percée hors de son caveau<sup>2</sup> pour m'inscrire, moi chétif, au nombre déjà impressionnant de ses victimes.

Viennet, fils d'un conventionnel biterrois<sup>3</sup> qui avait refusé de voter la mort de Louis XVI, commence avec le siècle, alors qu'il est officier d'artillerie de marine, une carrière littéraire bien remplie, cherchant à s'illustrer dans tous les genres poétiques « classiques » : l'épopée (*La Philippide*, 1828 ; *La Franciade*, 1863), l'épître et la satire (il en écrit une cinquantaine, dont la fameuse *Épître aux muses sur les romantiques*, en 1824, complétée par

---

1. Principalement Raymond Trousson, éditeur des *Mémoires et journal* de Viennet (Paris, Champion, 2006).

2. Situé au Père-Lachaise, 54<sup>e</sup> division. La plupart des renseignements concernant le Père-Lachaise ci-après proviennent du site des Amis et passionnés du Père-Lachaise ([www.applachaise.net](http://www.applachaise.net)).

3. Viennet a son buste – depuis 1902 – au Plateau des Poètes, à Béziers, parmi les illustrations de la ville.

la préface du *Siège de Damas*, l'année suivante<sup>4</sup>), la tragédie (*Clovis*, 1820; *Sigismond de Bourgogne*, 1825; *Arbogaste*, 1842), la fable (*Fables*, 1843, édition complète en 1865)... Il se fait aussi dramaturge comique, historien et même romancier. Dès 1826-1827, il peut envisager la publication de ses *Œuvres* complètes, qui lui ouvrent à la fin de 1830 les portes de l'Académie (contre Benjamin Constant), sans ralentir le débit inlassable de sa muse métromane. Sans le détourner, non plus, de son engagement politique du côté libéral, qui le fait siéger à la chambre sous Louis-Philippe – qui le fit pair de France – et collaborer à des journaux<sup>5</sup> tels que *La Minerve littéraire* ou *Le Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle*, dès les années 1820, plus tard au *Constitutionnel* et au *Journal de Paris*. Je n'en finirais pas de détailler ce parcours imposant, que l'auteur raconte du reste lui-même dans ses *Mémoires*.

Parmi les ouvrages de Viennet, l'un des plus curieux est probablement cette *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise*, publiée en 1824<sup>6</sup> (Paris, Ponthieu, 292 p.; seconde édition « considérablement augmentée » en 1855, chez Firmin Didot), au moment même où le poète commence à ferrailer sérieusement contre l'école nouvelle. Il s'agit d'une sorte de « voyage » en prose mêlée de vers, à la manière du *Voyage de Chapelle et Bachaumont* ou de ses nombreux avatars du temps des Lumières<sup>7</sup>, ou d'une immense « lettre » (adressée à une « Madame Th... », fréquemment apostrophée dans le texte et visiblement étrangère), dans le genre des *Lettres à Émilie sur la mythologie* (1786-1798) de Demoustier, mais sans les divisions – d'ailleurs artificielles – en missives successives qui caractérisent ce texte et ses imitations fort répandues sur les sujets les plus divers. Au fil d'une longue promenade à pied, le poète, en proie à la mélancolie, y rend visite à « tous les morts de bonne compagnie<sup>8</sup> », qui dorment de leur

4. Voir Raymond Trousson, « J.P.G. Viennet: les romantiques au tribunal du dernier des classiques », Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature française de Belgique, 2007 (article en ligne sur [www.arlfd.be/ebibliotheque/communications/trousson1400505](http://www.arlfd.be/ebibliotheque/communications/trousson1400505)).

5. Voir Jean-Noël Pascal, « Sur la parution des *Poésies diverses* d'André Chénier, en 1820: un article du poète Viennet », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 27-2008, p. 153-169.

6. Cette année-là, le cimetière connut le premier des cinq agrandissements dont il fut l'objet au XIX<sup>e</sup> siècle.

7. Voir les *Voyages badins, burlesques et parodiques du 18<sup>e</sup> siècle*, éd. Jean-Michel Racault, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005.

8. *Œuvres diverses de J.P.G. Viennet, première édition*, Bruxelles, imprimerie de Hayez, 1826, t. 2, p. 1. Toutes mes citations renverront à cette édition, conforme au texte princeps de 1824.

dernier sommeil dans ce lieu où vécut, avant que les jésuites n'en prennent possession, un riche épiciier de la Capitale. Il le décrit assez complaisamment avant d'entrer en matière, en un style fortement chargé des souvenirs de la poésie anglaise à la mode à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mêlant quelques méditations morales à la manière de Young aux détails pittoresques. Puis il s'engage dans les allées, encore marquées par la « double empreinte » des roues des « chars funèbres » (p. 8), s'arrêtant, plus ou moins longuement, sur chaque tombe dont l'occupant lui inspire des commentaires.

\* \* \*

Qu'on se rassure: je ne vais pas dresser la liste<sup>9</sup> de toutes les haltes du promeneur, mais seulement citer et considérer celles où il est confronté à quelques écrivains dignes de mention, pour des raisons diverses – et arbitraires: privilège du feuilletoniste. Et d'abord Viennet consacre de fort beaux vers – il y évite presque le prosaïsme qui menace les versificateurs didactiques – à Jacques Delille<sup>10</sup> (1732-1813), qui valent bien, assurément, la plupart des notices biographiques qu'on a consacrées au plus fameux poète français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'Empire (p. 72-73):

Écoutez, écoutez; Delille a pris sa lyre:  
Le laurier du Dieu qui l'inspire  
Couronne son front radieux,  
Et dans un aimable délire,  
Sa voix laisse échapper ses chants harmonieux.  
À ses premiers accords Virgile vient sourire<sup>11</sup>;  
Aux travaux de Cérès il instruit les humains;  
Il montre, par quel art variant les jardins<sup>12</sup>,  
L'ami des champs, de la verdure  
Peut embellir et dompter la nature;

9. Au demeurant, l'édition utilisée comporte une table alphabétique, p. 293-294: on y constate que Viennet ne limite pas ses « visites » aux écrivains: savants, musiciens, généraux – très nombreux – et autres personnages connus ont aussi leur place dans le texte, au fil d'un parcours à travers les « carrés » du cimetière.

10. La tombe de Delille est aujourd'hui dans la division 11.

11. La version en vers des *Géorgiques* a paru en 1770. Sur Delille, consulter la thèse d'Édouard Guitton, *Jacques Delille et la poésie descriptive*, Paris, Klincksieck, 1974, et le n° 22 *Delille et la poésie descriptive* (2003) des *Cahiers Roucher-André Chénier*.

12. Le poème des *Jardins* est de 1782.

Il enseigne à jouir de ses heureux destins<sup>13</sup>.  
 Bientôt, d'une voix plus austère,  
 Et le cœur attendri par d'augustes malheurs,  
 Il chante la pitié<sup>14</sup> qui console la terre  
 Des crimes de ses oppresseurs.  
 Rien n'arrête l'essor de sa veine facile :  
 Il la rallume au feu de Milton, de Virgile<sup>15</sup> ;  
 Il peint le fils d'Anchise assailli par Junon,  
 La chute de Priam, les amours de Didon,  
 La chaumière d'Évandre, et les destins de Rome,  
 Les fureurs de Satan, et sa hideuse cour,  
 Les bocages d'Éden, et le premier amour,  
 Et les malheurs du premier homme.  
 Bientôt l'homme lui-même<sup>16</sup> est l'objet de ses vers :  
 De la pensée humaine il chante la puissance,  
 Et cette vaste intelligence,  
 Source de nos talents, source de nos travers,  
 Qui, par les arts, les lois, le culte, et la science,  
 A fait du genre humain le roi de l'univers.  
 De la nature, enfin, il célèbre l'empire<sup>17</sup>.  
 De Pline et de Buffon rival ingénieux,  
 Il la suit dans les flots, sous la terre, et les cieux,  
 Dans l'être qui végète, et l'être qui respire ;  
 Il la surprend, l'observe, et plaît à décrire  
 Ses prodiges mystérieux.

Boufflers et Parny, dont les tombes sont voisines de celle de l'abbé Virgile, n'excitent guère la verve de Viennet, qui retrouve sa prolixité pour saluer l'ombre de Marie-Joseph Chénier<sup>18</sup> (1764-1811), poète lyrique et dramaturge majeur, mais aussi frère en voltairianisme du promoteur. Ici s'exhibe sans retenue la fidélité aux Lumières de cet écrivain qui ne renia jamais son héritage (p. 74-75) :

La lyre de Tyrtée a frémi sous ses doigts.  
 Il répète les chants<sup>19</sup> qui, dans la noble arène,

13. *L'Homme des champs* est de 1800.

14. Le poème de *La Pitié* est de 1803.

15. Les traductions de l'*Énéide* et du *Paradis perdu* sont respectivement de 1804 et 1805.

16. Dans le poème de *L'Imagination* (1806).

17. Dans *Les Trois Règnes de la nature* (1809).

18. Actuellement dans la division 8. La sépulture comporte aussi le cénotaphe d'André Chénier.

19. Le plus célèbre des hymnes patriotiques de Chénier est, bien sûr, le *Chant du départ*, que

Excitaient les Français aux plus brillants exploits ;  
 Et, d'une voix sublime invoquant Melpomène,  
 Il peint l'ambition, la vengeance, la haine,  
 Les malheurs des héros, et les crimes des rois ;  
 Il retrace à nos yeux Charles-Neuf et sa mère<sup>20</sup>  
 Couvrant leurs attentats de la religion,  
 Gracchus assassiné<sup>21</sup> par le fer consulaire,  
 Le poignard de Timoléon<sup>22</sup>  
 Au salut de l'État sacrifiant son frère,  
 La politique de Tibère<sup>23</sup>,  
 Et les vertus de Fénelon<sup>24</sup>,  
 Et l'inconstance sanguinaire  
 Du tyran qui, de Rome affrontant la colère,  
 Du joug du Vatican affranchit Albion<sup>25</sup>.  
 Ainsi brillait Chénier sur la scène tragique ;  
 Et des Frérons sur lui s'acharnait la critique,  
 Et leurs cris le chargeaient du plus noir des forfaits<sup>26</sup> !  
 Ces cris ont allumé sa verve satirique :  
 Il attaque des sots la horde fanatique<sup>27</sup> ;  
 Il les accable de ses traits,  
 Venge la liberté, le goût et le génie,  
 Voltaire et la philosophie<sup>28</sup>,  
 De leurs insolents détracteurs ;  
 Et du fiel que pour lui broyait la calomnie  
 Noircit ses calomniateurs.  
 Son frère le console et jouit de sa gloire,  
 Par ses embrassements confond l'iniquité ;

tous les jeunes Français pouvaient chanter encore naguère. Sur Chénier, consulter les nos 2 et 3, *Les Chénier* (1982-1983) des *Cahiers Roucher-André Chénier* et les éditions du *Théâtre : Charles IX, Henri VIII, Fénelon, Timoléon* par Gauthier Ambrus et François Jacob (Paris, GF Flammarion, 2002), de *Caius Gracchus* et *Tibère* par François Jacob et Pierre Frantz (Saint-Malo, Chrystel, 1998), de *Jean Calas* par Malcolm Cook (Exeter University Press, 1987) et du *Tableau de la littérature française depuis 1789* [1817] par Jean-Claude Bonnet et Pierre Frantz (Paris, Belin, 1987).

20. Première de *Charles IX ou l'École des rois* (ou *Charles IX ou la Saint-Barthélemy*, selon le titre de la 2<sup>e</sup> édition) en novembre 1789.

21. Première de *Caius Gracchus* en février 1792.

22. Première de *Timoléon* en septembre 1794.

23. Rédigée entre 1804 et 1805, la tragédie de *Tibère* ne fut pas jouée avant décembre 1843.

24. Première de *Fénelon* en février 1793.

25. Première de *Henri VIII* en avril 1791.

26. Allusion à la campagne de dénigrement dont fut victime Chénier, qu'on accusait d'avoir laissé assassiner son frère.

27. Parution du *Discours sur la calomnie* en 1797.

28. Parution de *l'Épître à Voltaire* en janvier 1806.

Et, laissant à la vérité  
Le soin de venger sa mémoire,  
Consacre son génie à l'immortalité.

Malgré l'amphibologie de ces vers conclusifs, on croit deviner quelle hiérarchie Viennet établit entre les deux frères – et ce n'est pas celle qu'a retenue l'histoire littéraire. Le développement en prose qui suit ces vers confirme cette impression : le promeneur médite sur « l'esprit de parti » (p. 76) qui continue à fausser le jugement de la postérité sur ces écrivains longtemps après leur mort, saluant d'un même regret le royaliste Delille, « homme de goût et d'esprit », et le républicain Chénier, digne de « la première place parmi les tragiques du second ordre » (p. 77).

Un peu plus loin, c'est face au caveau de Pierre-Louis Ginguené<sup>29</sup> (1748-1816) que s'arrête Viennet : évoquant rapidement, dans son développement en prose, le fabuliste<sup>30</sup> « dont la bonhomie nous aurait rappelé celle de La Fontaine », le poète léger de « la jolie *Confession de Zulmé*<sup>31</sup> » et « le judicieux historien des écrivains de l'Italie<sup>32</sup> » (p. 82), il s'attache plus particulièrement à méditer sur le caractère de l'homme public et érige l'ancien tribun en modèle de sagesse politique. On pense au portrait idéalisé de quelque vieux Romain (p. 83-85) :

Il occupa de grandes places, et n'en devint ni plus fier ni plus riche. Il parut dans le tribunal<sup>33</sup> avec la franchise et l'austère simplicité d'un philosophe, et partagea sans se plaindre la disgrâce des tribuns, dont le despotisme naissant n'avait pu souffrir la noble indépendance. Il rentra dans la vie privée, sans s'apercevoir qu'il en fût jamais sorti ; et lorsque après la chute de l'homme qui l'avait froissé dans sa carrière politique, on essaya de réveiller ses ressentiments, de provoquer la vengeance de sa plume, il répondit aux émissaires de la haine et de la calomnie : « Adressez-vous à

29. Actuellement dans la division 11.

30. Les *Fables* de Ginguené sont parues en 1810 et 1815 (*Fables inédites*). Voir Jean-Noël Pascal, « Ginguené fabuliste », dans *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 13-14, *Ginguené idéologue et médiateur* (1994). Sur Ginguené en général, consulter ce numéro double des *Cahiers Roucher-André Chénier* (en coédition avec les Presses Universitaires de Rennes) et l'ouvrage de Sergio Zoppi, *Ginguené journaliste et critique littéraire*, Turin, Giappichelli, 1968.

31. Publiée en 1779, mais écrite quelques années auparavant.

32. *L'Histoire littéraire d'Italie* commence à paraître en 1810. À sa mort, Ginguené en avait rédigé les neuf premiers tomes : cinq autres parurent sous la responsabilité de Francesco Salfi (1759-1832). Voir Paolo Grossi, *Ginguené historien de la littérature italienne*, Berne, Peter Lang, 2006.

33. Ginguené siégea au tribunal dès l'origine (décembre 1799) et jusqu'en mars 1802, date à laquelle Bonaparte écarta la vingtaine d'opposants que comptait l'assemblée.

ceux qui l'ont flatté, ils le déchireront mieux que moi. » Il ne fut pas trompé dans ses pressentiments. Il connaissait trop bien cette race d'écrivains à gages, figurants obligés de tous les triomphes, mobilier chantant de toutes nos fêtes publiques, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à ces ifs, ces lampions et ces guirlandes qui servent depuis trente ans à l'illumination de nos palais et de nos jardins. [...] Ah! madame! il est bien peu d'hommes sur la terre dont le suffrage vaille la peine d'être sollicité; mais Ginguené était de ces hommes-là.

Après cet hommage appuyé au doux et sage Ginguené, Viennet s'arrête devant les sépultures de quelques peintres, puis rencontre celle de l'abbé André Morellet<sup>34</sup> (1727-1819), « dernière colonne de la philosophie » (p. 100), qui bénéficie d'une belle notice en vers, où sont évoqués ses liens avec les grandes figures des Lumières et son attachement au déisme voltairien (p. 100-101) :

L'étude avait uni Morellet à Turgot<sup>35</sup>;  
Le savant d'Alembert accueillit son enfance.  
Contre d'Holbach et Diderot,  
Du dieu qu'ils reniaient il soutint l'existence.  
Il a de Montesquieu consulté la prudence,  
Sur le bien des États interrogé Franklin,  
Et dans le salon de Geoffrin<sup>36</sup>  
Admiré de Buffon la brillante éloquence.  
Jean-Jacque [sic] auprès des grands sollicitait pour lui;  
Malesherbe [sic] estimait son noble caractère.  
Il a vu dans Ferney l'Hercule littéraire<sup>37</sup>,  
Qui fut des opprimés l'infatigable appui,  
Qui, faisant à l'erreur une guerre éternelle,  
Dégouté de la cour, des rois et des héros,  
Entre la lyre et la truelle,  
Achevait ses vieux ans, et se moquait des sots.

Puis le promeneur médite sur la Révolution et combat la thèse des légitimistes, qui attribuent aux idées des philosophes ce bouleversement historique majeur. Il rappelle l'opposition de Morellet à Robespierre et lui

34. Actuellement dans la division 20. Sur Morellet, voir l'édition de ses *Mémoires* [1822] par Jean-Pierre Guicciardi, Paris, Mercure de France, 1988. En 1808, Viennet avait adressé à Morellet une épître *Sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle*.

35. Tous deux avaient étudié la théologie en Sorbonne.

36. Morellet a rendu un bel hommage à sa bienfaitrice, dans son *Éloge de M<sup>me</sup> Geoffrin* (publié en 1812).

37. Voltaire, bien sûr : la note n'a pour but que de souligner la formule.

fait prononcer un très beau discours en forme d'apologie des Lumières (p. 103-104):

C'est par lui, par sa voix, que la philosophie  
 Disait aux Français égarés:  
 « Je n'ai point enseigné le meurtre et l'incendie,  
 Le sacrilège, l'anarchie,  
 Et tant d'autres forfaits justement abhorrés.  
 Non, non: les Montesquieu, les Rousseau, les Voltaire  
 N'ont jamais instruit les mortels  
 À violer les lois, à briser les autels,  
 À détester des rois le pouvoir tutélaire.  
 Ceux qui proscrivaient les abus,  
 Les préjugés, les injustices,  
 Ne préparaient point des supplices  
 Pour les talents et les vertus.  
 Je n'ai point confondu par un cruel sophisme  
 La religion sainte avec le fanatisme,  
 L'erreur avec la vérité,  
 La licence et la liberté,  
 La puissance et le despotisme,  
 J'apporte au genre humain le bonheur et la paix:  
 La raison seule inspire mon génie;  
 Et qui me prête des forfaits  
 M'abandonne ou me calomnie. »

On peut évidemment s'interroger sur ce tableau plutôt édulcoré d'une littérature de combat: même s'il est sincèrement croyant, il est évident que Viennet a dû forcer un peu la note en considération des tensions de l'époque à laquelle il l'a rédigé.

Ses pas le conduisent ensuite vers la tombe de Volney<sup>38</sup> (1757-1820), « le voyageur célèbre qui nous avait fait le mieux connaître l'Égypte et la Syrie, avant que nos héros et nos savants eussent exploré ces terres antiques<sup>39</sup> » (p. 131). En retraçant la carrière de l'auteur des *Ruines*, Viennet insiste notamment sur la chaire qui lui fut attribuée à la première École normale de l'an III et s'efforce de définir le caractère de son œuvre historique et philosophique (p. 134):

38. La tombe de Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais dit Volney [contraction de Voltaire et Ferney] est dans la division 26.

39. *Les Ruines* sont de 1791, donc avant l'expédition d'Égypte.

La place de Volney était marquée dans cette école normale qui ralluma dans ma patrie le flambeau des sciences et des lettres. Il y professa l'histoire, dont il avait fait son étude favorite, et qui lui avait inspiré ses plus savantes méditations<sup>40</sup>. Assis sur les ruines des religions et des empires, il avait cherché les causes de leur décadence, examiné les croyances humaines, et tenté de pénétrer dans la profondeur des mystères que le créateur a voulu dérober aux faibles regards des hommes.

Visiblement – et le lieu s'y prête – le promeneur du Père-Lachaise, franc-maçon notoire<sup>41</sup>, se laisse volontiers aller à une religiosité syncrétique, qui lui inspire, après une diatribe violente contre l'athéisme du naturaliste matérialiste Jean-Claude de Lamétherie (1743-1811), des développements dignes d'un disciple des apologistes du XVIII<sup>e</sup> siècle et des vers voltairiens d'une belle énergie, qui font songer à ceux des zélateurs du culte de l'être suprême sous la Révolution (p. 138):

Bénéissons le Dieu des humains  
 D'être enfin délivrés de ces guerres fatales  
 Où les prêtres jaloux et leurs sectes rivales,  
 Armant d'un fer sacré leurs homicides mains,  
 Au nom des objets les plus saints,  
 Passaient en cruauté les Huns et les Vandales;  
 Où, couverts du manteau de la religion,  
 Le fanatisme épouvantable,  
 L'ignorance, l'orgueil, la superstition,  
 Poussaient la main de l'homme à tuer son semblable;  
 Où, criminel par pitié,  
 Le crédule vainqueur, teint du sang de ses frères,  
 Joignant le sacrilège à la férocité,  
 Osait offrir à la divinité  
 Son triomphe exécrable et ses vœux sanguinaires.

Plus loin, Viennet fait halte auprès de la sépulture de Louis de Fontanes<sup>42</sup> (1757-1821), auquel il adresse un salut plutôt réservé: si le poète – malgré sa maladive sensibilité à la critique – trouve grâce à ses

40. Je corrige ici l'imprimé, qui porte *méditations*.

41. À la fin de vie, Viennet sera Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil de France.

42. Actuellement dans la division 37. Sur Fontanes, voir Guy Pillard, *Louis de Fontanes, prince de l'esprit*, Paris, Hérault, 1991, Norbert Savariau, *Louis de Fontanes: belles-lettres*

yeux, le dignitaire de l'Empire, dont il trouve le caractère finalement assez médiocre, ne le séduit vraiment pas (p. 173-174) :

Président du Corps législatif<sup>43</sup>, grand maître de l'Université<sup>44</sup>, sénateur<sup>45</sup>, pair de France<sup>46</sup>, il soutint dignement toutes les dignités dont il fut revêtu. Flatteur obligé d'un despote ombrageux, il sut le louer sans bassesse, et mériter une disgrâce honorable, à l'époque où l'invasion de l'Espagne venait d'enlever à l'arbitre de l'Europe ce caractère de magnanimité qui avait mis à ses genoux tous les rois et tous les peuples du continent. Fontanes n'était pourtant pas exempt de faiblesses. Il avait surtout celle d'envier un nom historique, de le préférer même aux palmes du génie, qu'il lui était si facile d'acquérir.

Le grand maître aimait assurément trop les « frivoles hochets de l'ambition » (p. 176), mais son œuvre, d'une esthétique prudemment conservatrice, a du moins le mérite d'offrir un utile contrepois à la fâcheuse évolution de la littérature vers le romantisme (p. 175-176) :

Le goût seul jugera les fruits de son génie ;  
Et ses vers immortels, attendus trop longtemps,  
    Vainqueurs de l'envie et du temps,  
Consoleront le dieu de l'harmonie,  
    Et les nymphes de Castalie,  
    De ses triomphes insultants  
Qu'usurpent tous les jours dans la nouvelle Athènes  
Des muses que jamais n'abreuva l'Hippocrène,  
    Et tous ces Apollons bâtards,  
    Qui, d'une voix rauque et grossière,  
    Ivres d'hydromel et de bière,  
    Chantent au milieu des brouillards.

Le promeneur méditatif se saisit vigoureusement – comme dans son *Épître aux Muses sur les romantiques*, parue la même année que la *Promenade*

et enseignement de la fin de l'Ancien Régime à l'Empire, Oxford, SVEC, Voltaire Foundation, 2002, et Marc Fumaroli, « Louis de Fontanes, poète et grand maître de l'Université impériale », notice mise en ligne en 2004 sur le site [www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celibrations](http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celibrations) 2004. En 1810, Viennet avait adressé à Fontanes une épître *Sur l'Université et sur la littérature du jour*.

43. En 1805 : il était membre de cette assemblée depuis l'année précédente.

44. En 1808.

45. En 1810.

46. Sous la Restauration : dès l'abdication d'avril 1814, le bonapartiste (d'occasion) Fontanes s'était mué en un ardent légitimiste.

au Père-Lachaise – du fouet cinglant du satirique et transforme Fontanes en porte-drapeau de la tradition élégante, opposée à l'ivresse débraillée des « Apollons bâtards » de l'école nouvelle<sup>47</sup>.

Viennet se sent évidemment plus proche de Beaumarchais, qu'il évoque au moment où « un promeneur obligeant » (p. 224) lui désigne la sépulture de Louise Contat<sup>48</sup> (1760-1813), qui fut l'actrice favorite de l'auteur du *Mariage de Figaro* (et de la reine Marie-Antoinette) et épousa, sur le tard, le frère du poète Parny. Il souligne sa « verve comique » et son « regard satirique » (p. 224), le « flux intarissable de gâté » qui anime ses pièces (p. 226) :

Elles attireront la foule tant qu'existeront les vices et les abus qu'elles attaquent, parce que les gens qui en souffrent sont dix mille fois plus nombreux que ceux qui en profitent, et qu'il est toujours bon de rire d'un mal qu'on ne peut corriger.

La halte se prolonge à la vue du buste de M<sup>lle</sup> Raucourt<sup>49</sup> (1756-1815), qui est l'occasion d'évoquer la situation des comédiens et le fanatisme sacerdotal qui écartait les malheureux de la sépulture religieuse. C'est à nouveau le métromane voltairien qui s'exprime (p. 230) :

Tartuffe parmi nous ne trouve plus d'Orgons.  
Le fanatisme expire, et les religions  
S'épurent au flambeau de la philosophie.

C'est cette même philosophie, héritage de l'encyclopédisme des Lumières, qu'il salue sur la tombe d'Aubin-Louis Millin<sup>50</sup> (1759-1818), infatigable voyageur, compilateur, botaniste, antiquaire et numismate,

47. Sous le prétexte narratif d'un endormissement qui provoque un songe au cours duquel il est visité par les ombres de La Fontaine et de Molière (p. 211-215), Viennet revient longuement sur cette thématique plus loin dans sa *Promenade*.

48. Actuellement dans la division 20. Celle de Beaumarchais est aujourd'hui dans la division 28 : les cendres du dramaturge ont été transférées au Père-Lachaise lors de la destruction de sa propriété, où il avait d'abord été inhumé. Sur Louise Contat, voir Béatrix Dussane, *La Célémène de thermidor : Louise Contat*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1929.

49. Dans la division 20. Françoise-Marie-Antoinette Saucerotte dite M<sup>lle</sup> Raucourt, tragédienne de grand talent, dont les goûts saphiques étaient notoires, eut une carrière difficile et ses funérailles furent l'occasion de manifestations violentes, le curé de Saint-Roch ayant refusé de célébrer les obsèques : Viennet parle à ce propos d'une « saturnale » (p. 230) digne des temps les plus obscurantistes du Moyen Âge...

50. Aujourd'hui dans la division 55. Un colloque sur Millin s'est tenu récemment à l'Institut national du patrimoine, à la BnF et à l'Université La Sapienza de Rome (novembre-décembre 2008).

fondateur du *Magasin encyclopédique*<sup>51</sup>, qui « offrait tous les mois l'histoire des progrès de l'esprit humain » (p. 237). En revanche, lorsqu'il parvient au caveau de Charles-Hubert Millevoye<sup>52</sup> (1782-1816), on découvre que le « classique » Viennet n'est en rien insensible aux inflexions de la sensibilité poétique qui caractérisent la période du Consulat et de l'Empire, époque où il fit ses débuts. À ses yeux, le poète natif d'Abbeville s'est parfois égaré dans des genres qui ne lui convenaient guère, mais dans le lyrisme élégiaque, il a su trouver un ton personnel (p. 254-255):

Lorsque [...] Millevoye se faisait l'interprète des tendres sentiments de la nature, des plaisirs et des douces peines de l'amour<sup>53</sup>, des délicieuses émotions de la maternité<sup>54</sup>, son génie se retrouvait dans sa sphère; sa voix redevenait harmonieuse et flexible, et sa lyre, qui semblait quelquefois faire entendre les vibrations sonores d'une corde nouvelle, répondait par les accords les plus touchants à la vive et profonde sensibilité de son âme.

Cela lui semble cependant bien peu: l'écrivain avait tout juste la taille « d'Adonis ou de Céladon » (p. 255), sûrement pas celle d'Hercule. Charles Palissot<sup>55</sup> (1730-1814), que le promeneur évoque un peu plus loin, n'est pas non plus considéré comme de très haute stature. Il a droit à quelques lignes épigrammatiques qui soulignent qu'« après avoir lutté toute sa vie contre les grandes et petites renommées de son siècle, [il] réussit à peine à s'en faire une » (p. 265) et qu'il restera, sans doute, uniquement comme l'auteur de *La Dunciade* (1764).

\* \* \*

La promenade de Viennet et mon feuilleton s'achèment vers leur terme. Nostalgique d'un temps qui, aux alentours de 1820, n'en finit pas de mourir dans les convulsions des querelles politiques et littéraires qui préludent à la victoire du romantisme, le poète dessine, avec nostalgie

51. Ce périodique parut entre l'an III et 1816 (122 volumes: 6 par an). En 1817-1818, il fut rebaptisé *Annales encyclopédiques* (12 volumes).

52. La veuve de Millevoye fit transférer en 1834 les cendres de son défunt époux du Père-Lachaise au cimetière de la Chapelle, à Abbeville. Voir Pierre Ladoué, *Un précurseur du romantisme, Millevoye*, Paris, Librairie académique Perrin, 1912, p. 173-174.

53. *Les Plaisirs du poète* sont de 1804.

54. Le poème sur *L'Amour maternel*, couronné par l'Académie en 1806, est de 1805.

55. Sur Palissot, voir Daniel Delafarge, *La Vie et l'œuvre de Palissot*, Paris, Hachette, 1912, et Palissot, *La Comédie des Philosophes et autres textes*, éd. Olivier Ferret, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 2002.

souvent, avec énergie aussi dans l'affirmation de ses convictions héritées de l'époque des Lumières, avec aigreur parfois quand il est pris par le démon de la satire, son paysage intellectuel et son univers esthétique, peuplés de figures de poètes et de penseurs tels que ceux du siècle précédent. Le cimetière alors peut se lire comme une sorte de métaphore de ce regard vers un passé proche idéalisé dont l'ère nouvelle entend faire table rase et cette analogie parvient à donner de celui qui la construit une image moins émaciée et moins sèche que le peu de lui qu'a retenu l'oubliuse postérité.

Ce pourrait être ma conclusion. Mais mon promeneur, qui fut un remarquable feuilletoniste, m'en offre généreusement une autre, dont mes lecteurs reconnaîtront du moins qu'elle n'est pas sans lien avec le fil rouge de l'année précédente. Je lui laisse la parole et – promis! – je ne la lui reprendrai que le plus discrètement possible (p. 281-284):

Je serais allé me briser contre quelque pierre sépulcrale, si je n'eusse embrassé le tronc d'un platane qui s'élevait au fond du précipice. Une tombe était ombragée par ses rameaux, où s'entrelaçait le feuillage rampant d'une vigne chargée de grappes naissantes. Curieux de connaître l'habitant de cette tombe solitaire, j'en nettoyai l'épithaphe, qu'avaient couverte<sup>56</sup> les éboulements de la colline, et je fus anéanti de surprise en y découvrant le nom de Geoffroy<sup>57</sup>. Oui, madame, c'était le successeur de Fréron, le dernier soutien de l'*Année littéraire*, le fondateur du *Journal de Monsieur*, l'inventeur des feuilletons, la providence du *Journal de l'Empire*, l'Aristarque de notre siècle. Quelle rencontre pour un auteur!!! J'en frémis comme s'il eût été vivant; car jamais puissance littéraire ne fut plus redoutable aux malheureux, possédés comme moi du démon de la métromanie. Mais dans quel état d'abandon venais-je de retrouver cette puissance! Sous une tombe grossière, loin des chemins battus, à l'extrémité d'un taillis abandonné aux caprices de la nature, environné d'une foule de tombeaux obscurs, qui, loin d'attirer les regards, les attristent par leur délabrement et leur indigence: c'était là le dernier asile de celui qui avait tenu pendant quinze ans le sceptre de la critique, et disposé de toutes les renommées littéraires; de celui dont la cour, la ville et la province attendaient les jugements comme des

56. Je corrige ici l'imprimé, qui fait *épithaphe* du masculin, ce qui est archaïque (voir le *Dictionnaire* de Féraud).

57. Olivier Bara a consacré un article à « Geoffroy et la naissance du feuilleton dramatique » dans le numéro d'*Orages* de 2008 et mon fil rouge mettait en présence Luce de Lancival et Geoffroy, « Le Cul de jatte et le Folliculaire ». Je n'ai pas su trouver la localisation de la tombe de Folliculus, si elle est encore au Père-Lachaise: j'en demande pardon à ses mânes.

oracles. La nature l'avait créé pour purger notre Parnasse du venin des fausses doctrines et de la tourbe des indignes qui en assiègent les avenues; et personne n'aurait été plus digne de cette mission, si une sévère impartialité en eût toujours dicté les arrêts. Mais qu'importaient à la masse de ses lecteurs ses contradictions et ses injustices? La France ne demandait alors qu'à être amusée; elle sortait d'un abîme de tourments, d'horreur et de désolation; elle était avide de plaisirs et de jouissances; on voulait rire à tout prix, aux dépens de qui que ce fût; et Geoffroy devint la providence de son siècle. Qui sera la providence du nôtre? Qui nous délivrera de l'esprit de parti, de l'esprit de coterie, de tous les sots esprits qui déshonorent notre littérature? La politique a tout envahi, tout faussé, tout empesté de son influence désastreuse. Les jugements littéraires ne sont presque tous dirigés que par une haine aveugle ou par une basse complaisance. Les réputations ne sont plus que l'ouvrage du hasard et de l'intrigue. Le génie qui s'en fierait à son mérite croupirait dans l'obscurité. Le faux goût a rompu ses digues; il déborde, il nous entraîne; et s'il ne pousse un homme qui réunisse à l'esprit de Geoffroy la conscience de Ginguéné, nous allons retomber dans la confusion de tous les genres, et dans le chaos des absurdités du Moyen Âge.

Il se pourrait bien que Jean-Pons-Guillaume Viennet ait rêvé d'être cet homme-là.

Jean-Noël PASCAL  
(février 2009)